

A Monsieur Drelincourt, pasteur de l'Eglise de La Rochelle¹

Mon cher fils,

Le libelle² que vous m'avez envoyé est si infâme et rempli d'un si grand nombre de mensonges et d'impostures qu'il ne méritait point de réponse. Mais à cause du bruit qu'il a fait en vos quartiers, vous avez désiré que j'y donnasse quelques traits de plume, et vous m'en avez prié avec tant d'insistance qu'il m'a été impossible de vous refuser. Car aussi que pourrais-je refuser à un fils que j'aime avec tant de détresse, et que j'ai sujet de tant aimer ?

Dès votre enfance j'ai vu reluire³ en vous l'image de votre Père céleste ; j'ai aperçu les étincelles de ce zèle sacré, qui a depuis embrasé votre cœur, et tout ce qui était en vous d'enfantin a passé comme un éclair. Vous avez pris plaisir à m'obéir en toutes choses, et vous vous êtes conformé à mes volontés de sorte qu'il a semblé que vous n'aviez pas seulement nourri et élevé dans mon sein, mais que votre âme avait été comme façonnée avec la mienne, et que vous étiez comme un autre moi-même.

D'ordinaire, on cultive les plantes avec beaucoup de peine et de travail, et après une longue attente, l'on n'en reçoit pas toujours les fruits que l'on en espère. Mais je mets entre mes plus chers délices le temps que j'ai employé à vous instruire. Car vous avez heureusement⁴ secondé tous mes soins et devancé toutes mes espérances. Votre printemps et votre automne se sont entresuivis de si près que j'ai eu de la peine à les distinguer. Les sciences et les vertus n'ont pas sitôt fleuri en vous, qu'elles ont produit d'excellents fruits, qui m'ont été à consolation et à joie, et qui ont édifié tous ceux au milieu desquels vous avez conversé.

Dès votre naissance je vous avais consacré au saint ministère de l'Evangile, sous le bon plaisir de Dieu, mais je reconnus bientôt que vous y étiez appelé par une vocation d'en haut. Car outre le désir ardent que le Seigneur avait allumé en votre âme pour cette sainte charge, il épandit⁵ sur vous d'une main libérale⁶ les dons et les grâces nécessaires pour l'exercer dignement. Il vous forma à la vraie piété, et vous orna des qualités requises à un fidèle ministre de Jésus-Christ. J'ai eu le bonheur de vous présenter à un synode des plus considérables de ce royaume, et de vous imposer les mains au milieu des applaudissements et des acclamations extraordinaires d'un grand peuple qui vous reçut avec des larmes de joie comme un présent du ciel.

Mais à peine étiez-vous posé sur ce chandelier d'or, à peine commenciez-vous à reluire⁷ au milieu de cette florissante Eglise, à peine commençait-elle à se réjouir de cette lumière, et à peine commençais-je à prendre part à cette joie, que Dieu me voulut éprouver comme il fit autrefois le père des croyants. Car il sembla me redemander mon Isaac, celui que j'aime comme mon âme, et s'il se peut dire, plus que mon âme. En effet de la façon que l'on

¹ C'est l'épître dédicatoire du *Faux Pasteur convaincu*, ouvrage polémique publié par Charles Drelincourt en 1656.

² écrit injurieux, diffamatoire

³ briller

⁴ de manière heureuse

⁵ répandit

⁶ généreuse

⁷ briller

m'écrivit de votre maladie, je vous crus mort, mais plutôt¹, je crus que Dieu vous avait fait passer de la mort à la vie, et qu'il avait voulu vous couronner au commencement de votre course.

Je ne dirai pas que ce fut sans douleur et sans verser un torrent de larmes. Quoi qu'il en soit, Dieu qui connaît mon cœur et qui lit mes pensées sait que je mis la main sur la bouche et que j'adorais ses conseils qui nous sont des abîmes. Mais ce Père des miséricordes se contenta du sacrifice de mon obéissance, et de ma soumission à sa volonté. Il vous rendit à votre troupeau et à moi, par une espèce de résurrection. Je ne saurais qualifier autrement votre guérison merveilleuse. Car après une fièvre ardente qui vous avait consumé, et une colique furieuse qui vous avait cruellement tourmentée à diverses reprises, et qui avait épuisé toutes vos forces, il semblait que vous n'aviez plus qu'à rendre les derniers soupirs.

Lorsque j'appris que vous respiriez encore, j'eus plus de passion et plus d'impatience de vous voir que n'en eut le patriarche Jacob, lorsqu'on l'assura que son cher Joseph était vivant, lequel il croyait avoir été dévoré par une mauvaise bête. Au lieu de courir vers vous, je vous envoyai un de vos frères pour vous amener en cette ville. Ce ne fut pas pour épargner ma peine, ni que je crusse que rien vous manquât à La Rochelle. Car outre les compassions et les soins de toute l'Eglise, vous étiez dignement assisté de Messieurs les médecins, et de votre excellente hôtesse, qui est un exemple admirable de bonté, de charité et de toute sorte de vertus chrétiennes. Mais c'est que j'espérais, comme il est arrivé par la grâce et miséricorde de Dieu, que votre air natal, et le contentement de vous revoir en ma maison, servirait de beaucoup à vous remettre en un meilleur état.

Cependant, je vous avoue que je croyais votre guérison plus avancée, et que je ne me fusse jamais rien imaginé d'approchant à ce que je vis de mes yeux, de sorte que je n'eus plus sujet de trouver étrange que l'on eût résisté si vivement au dessin que j'avais pris de vous faire venir. Car vous arrivâtes en une espèce de tombeau, et je vous tirai de là comme une mort vivante. Votre corps était comme un squelette immobile, ou si quelque chose se mouvait, ce n'était que les yeux pour lever au ciel, et la langue pour louer Dieu, et pour édifier vos prochains. Il semblait que ce fût un songe de voir un corps plus mort que vif animé d'un esprit qui n'avait rien perdu de ses vives lumières, ni de la force de son jugement, ni de la fermeté de sa mémoire, ni rien de toutes les grâces qu'il possédait lorsque vous étiez en parfaite santé. Surtout, j'admirais votre patience chrétienne, votre sainte constance et votre entière résignation à la volonté de Dieu.

Vous éprouvâtes l'affection sincère et ardente de toute la famille, et particulièrement les tendresses d'une mère et celles d'une sœur² qui, nonobstant sa grande jeunesse, vous a été comme une seconde mère. Car il ne se peut rien ajouter, ni aux soins charitables et assidus qu'elle a eu de vous, ni aux services qu'elle vous a rendus jour et nuit avec une passion brûlante, et une adresse merveilleuse.

Enfin, Dieu vous a remis en vie, et a fait voir en votre personne que rien ne lui est impossible, et quand il lui plaît, il fait vivre les morts et appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient. Ce fut une chose étonnante de vous voir monter en notre chaire, ne faisant que de sortir du tombeau, et de vous faire en une semaine trois actions avec autant de force de corps et de vigueur d'esprit que si jamais vous n'eussiez été malade ; et même

¹ ou plutôt

² Peut-être Marguerite, qui devait avoir environ quinze ans en 1655.

plusieurs remarquèrent qu'il semblait que Dieu en vous rendant une nouvelle vie, avait voulu vous enrichir de nouvelles grâces et bénédictions.

Mais hélas ! comme notre vie est diversement agitée, vous n'étiez pas encore remis en ce bienheureux état que votre aimable sœur¹, la joie et les délices de la maison, commença d'être affligée d'une maladie longue et langoureuse², qui fut suivie de douleurs aiguës qui l'ont suivi jusques au tombeau. Dieu qui avait un pouvoir absolu, et sur elle, et sur nous, l'a ravie de notre sein pour la mettre entre les bras de son époux céleste, et au lieu des petits contentements qu'elle recevait de tant de personnes qui la chérissaient, il a voulu lui donner un rassasiement de joie en la contemplation de sa face. Durant tout le cours de son mal, elle a fait paraître une patience exemplaire et une constance du tout³ admirable. Son espérance a été si vive et sa charité si ardente ; elle a embrassé son Sauveur avec tant de fermeté et a envisagé son salut avec tant de joie et de ravissements, et enfin, elle est allée à lui avec des dispositions si saintes, et des transports⁴ si célestes, que je ne suis pas moins assuré de la félicité où il a plu à Dieu de la recueillir, et de la gloire dont il l'a couronnée, que si je l'avais vue monter au ciel dans un chariot de feu, comme le prophète Elie, ou sur une des nuées où nous serons ravis en l'air au-devant du Seigneur Jésus quand il viendra des cieux avec les anges de sa puissance, pour être glorifié en ses saints, et rendu admirable en tous les croyants. C'est la seule pensée qui me console et qui essuie mes larmes. Dieu ayant voulu par cette triste, mais salutaire expérience, me faire connaître qu'il avait gravé en mon cœur les consolations qu'il m'a fait la grâce de peindre sur le papier pour servir aux âmes affligées.

Ce changement arrivé en notre famille a servi à en produire un autre, dont je m'assure que vous ne serez pas marri⁵. Peu de jours après que Dieu eut retiré cette bienheureuse fille dans le repos de sa gloire, qui fut, comme vous savez, le 5 décembre de l'année dernière⁶, votre frère, l'avocat⁷, me vint trouver en mon cabinet pour le dire qu'il avait été vivement touché d'avoir vu sa chère sœur enlevée de la terre en la première fleur de son âge, et voler au ciel avec tant d'ardeur et de courage, que la piété qu'il avait remarquée en elle durant sa maladie, et la douceur de son entretien, l'avait tellement édifié, et que les prières qui avaient été faites pour elle jour et nuit, avaient tellement enflammé son cœur et élevé ses affections vers les choses d'en haut, que depuis ce temps-là il avait eu un dégoût merveilleux du monde et de toutes ses vanités et qu'il ne respirait plus que le ciel et les choses qui y conduisent. En un mot, que Dieu lui avait mis au cœur de renoncer à sa profession d'avocat pour se consacrer à celle de ministre du saint Evangile. Qu'il en avait eu le désir avant que de commencer ses études de droit, mais qu'il en avait été diverti par des conseils de la chair et du sang. Que ce feu n'avait jamais été éteint absolument, mais qu'à présent il était si vif et si ardent, que de tout son cœur il désirait de s'appliquer à l'étude de la théologie, pourvu que je l'eusse agréable, comme il m'en priait très humblement. Afin que je me taise de ce qu'il dit de moi, il n'oublia pas de faire mention de vous en son discours, et de me dire que votre exemple et l'édification que vous apportez à l'Eglise de Dieu lui servait aussi d'aiguillon à ce religieux dessin.

Vous pouvez penser, mon cher fils, que cette surprise-là ne me fut point désagréable, et que je ne fus pas peu ému d'un discours si pieux et si zélé. Néanmoins, craignant que votre

¹ toujours Marguerite ?

² qui prive de force

³ tout à fait

⁴ mouvement violent d'une passion, qui nous met, nous transporte, en quelque sorte, hors de nous-mêmes

⁵ fâché

⁶ 1655

⁷ Il s'agit d'Henri.

frère ne prit la voix de l'homme pour celle de Dieu, comme il était arrivé à Samuel en sa jeunesse de prendre la voix de Dieu pour celle de l'homme, et appréhendant que ce feu qui s'était allumé si soudain ne s'éteignit de même, je lui remontrai¹ que le changement de profession n'était pas une affaire de petite importance, et qu'il y fallait penser bien mûrement. Je lui représentai² que la charge du saint ministère était, à la vérité, la plus sainte et la plus noble de toutes celles auxquelles nous pouvons aspirer, mais aussi que pour ceux qui s'en veulent bien acquitter, c'était la plus difficile et la plus laborieuse ; qu'il était témoin de mes veilles et de mes travaux, et de tout ce que j'avais à supporter ; et enfin que ce lui serait, peut-être, une chose fâcheuse de quitter une profession où il était fort avancé pour devenir écolier en une autre. Je l'exhortai à penser sérieusement à ces choses, et de prier Dieu de lui inspirer ce qui serait le plus expédient pour sa gloire, lui promettant de l'en prier aussi de tout mon cœur.

Peu de temps après, il me vint dire qu'il avait pensé à ce dessein avec toute l'attention possible, et qu'il avait prié Dieu là-dessus avec toute l'ardeur dont il était capable, mais que plus qu'il y pensait, et plus il priait Dieu, plus il s'y sentait affermi, et qu'il croyait que le Seigneur l'appelait à cette sainte charge. Parce que Dieu n'appelle personne à une vacation³, et surtout à une vacation de telle nature, qu'il ne lui donne les grâces requises pour la bien exercer, afin de l'éprouver je l'exhortai à faire un discours sur ce changement qu'il méditait, et sur cette passion ardente qu'il témoignait avoir pour l'étude de la théologie. Il l'eut fait en peu de jours, et je vous puis dire, que comme ce discours était fort animé, il était aussi conçu en bons termes et rempli de belles pensées. Il le récita heureusement⁴ devant moi, avec beaucoup de grâce, et d'un ton de voix fort agréable. Enfin, je reconnus que, grâce à Dieu, il avait les dons du corps et de l'esprit qui étaient nécessaires pour pouvoir, avec la bénédiction du ciel, parvenir avec honneur à la charge du saint ministère.

Après cela, il semblait qu'il n'y avait plus lieu de hésiter, et toutefois, vu l'importance de la chose, je lui donnai encore jusqu'à Pâques pour entretenir ses pensées, faire toutes les réflexions possibles, et continuer ses prières. Durant ce temps-là, il n'a pas laissé⁵ de fréquenter le Palais et de vaquer aux affaires qu'il avait en main, mais tout le temps qu'il avait à lui, il l'a employé à la lecture de l'Écriture Sainte, à la prière et à la méditation des choses divines.

De temps en temps, il m'a témoigné sa persévérance en ce pieux dessin, mais il l'a fait aujourd'hui d'une façon plus précise et plus absolue. Car, l'ayant interrogé pour la dernière fois sur ce sujet, il m'a répondu avec tant de fermeté et avec tant de ferveur d'esprit que j'ai reconnu que son zèle était trop ardent pour retenir davantage sa flamme, et pour l'empêcher de paraître en dehors. C'est pourquoi, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse, je lui ai témoigné avec des larmes de joie mon agrément⁶ tout entier et lui ai donné ma bénédiction, mais plutôt⁷, j'ai demandé pour lui celle du Père des lumières, de qui procède toute bonne donation et tout don parfait, et je me promets bien, mon cher fils, que de bon cœur vous le bénirez et prierez Dieu pour lui. C'est aussi ce que j'ose espérer de la charité de tous nos amis, et de toutes les bonnes âmes qui désirent la gloire du Seigneur et l'édification de son Église.

¹ donner un avis, donner comme conseil

² exposai

³ métier, profession

⁴ de manière heureuse, bien

⁵ il a continué

⁶ approbation, consentement

⁷ ou plutôt

Je ne pouvais, à mon avis, y procéder autrement sans me mettre en danger de combattre contre Dieu et de résister aux mouvements de son Esprit. Car vu les choses que je viens de vous représenter¹, il semble qu'il n'y ait plus lieu de douter que cette vocation ne soit du ciel, et que Dieu ne l'appelle à son œuvre et au ministère de son Fils. On ne dira pas que ce sont les avantages du monde qui l'attirent ; vu la condition des ministres de Jésus-Christ, et la haine que leur portent les adversaires de la vérité ; et l'on ne dira pas non plus que c'est pour n'avoir pu réussir en sa profession d'avocat qu'il l'a abandonnée, car il a paru au Palais avec tout l'éclat et tout l'applaudissement que pouvait espérer une personne de son âge, et ce peu qu'il a écrit a été lu avec admiration. Il pouvait aussi se promettre avec le temps un établissement considérable dans Paris, vu les habitudes et les amis que j'y ai, ou que je dois y avoir, pour les services que j'ai rendus à l'Eglise selon mon petit pouvoir depuis 38 ans que j'ai l'honneur d'être employé en la charge du saint ministère. Et même, sans avoir égard à moi, ceux qui le connaissent savent qu'il a assez de dons et de grâces pour pouvoir, sans vanité, espérer de parvenir un jour à la gloire et aux commodités où sont parvenus les plus habiles de la profession. Mais il préfère la croix de Jésus-Christ et sa pauvreté à toute la gloire du monde et à toutes les richesses de la terre.

Le voyant dans de si beaux commencements en cette profession d'avocat, je confesse que j'avais espéré que sa présence me serait à consolation et à joie, et qu'il serait l'appui et le support de ma famille. Mais Dieu veut que je trouve mes délices en lui seul, et en l'espérance des biens à venir. Il m'a fait connaître qu'il ne veut pas que j'aie en la terre de si fortes racines, mais que je me dois reposer sur sa sage providence, en disant avec Abraham : *Le Seigneur y pourvoira*. Après tout, mes enfants ne sont pas à moi, mais à Dieu, qui en est le Créateur et le Sauveur, et qui a droit de les employer où il lui plaît.

Et à ce propos, je ne vous puis celer² que votre frère le médecin³ a eu pour étude de la théologie et pour la profession du saint ministère des mouvements qui ne semblaient pas moins violents, et qu'il a paru embrasé du même feu. Du moins, je vous puis assurer qu'il m'a témoigné sur ce sujet toute la passion imaginable, et que durant quelque temps, il ne pensait à autre chose jour et nuit. Mais on lui a remontré⁴ que ce serait enfouir en terre le riche talent que Dieu lui a départi⁵ et rendre inutiles toutes les connaissances qu'il a acquises en la médecine durant l'espace de près de cinq ans qu'il a été à Montpellier, où il a pris tous ses degrés⁶ et a passé docteur avec toute la gloire et tout l'applaudissement qui se peut désirer. On lui a fait voir qu'il n'est pas de lui comme de son frère qui peut employer à l'ornement de la maison de Dieu toutes les belles qualités qu'il a acquises dans le monde, au lieu que⁷ tout ce qu'il a appris en la médecine avec un grand travail ne lui servirait de rien, ou de fort peu de chose, en l'exercice de la charge de pasteur. Enfin, on lui a fait comprendre qu'en demeurant en sa profession de médecin, non seulement il pouvait servir Dieu religieusement, mais aussi qu'il rencontrerait souvent les occasions d'exercer des œuvres de charité, en soulageant de pauvres malades qui auraient besoin de son secours. Ces raisons-là l'ont enfin fait résoudre à demeurer fermement attaché à sa profession et à s'appliquer à l'étude de la médecine avec plus d'ardeur et de diligence que jamais pour se rendre de plus en plus capable de servir ses amis et le public.

¹ exposer

² taire, cacher

³ Il s'agit de Charles.

⁴ donner un avis, donner comme conseil

⁵ distribué, accordé

⁶ grades, titres

⁷ alors que

De moi, je puis protester en bonne conscience que je l'ai laissé en sa pleine liberté, et que quelque prière qu'il m'en ait faite, je n'ai pas voulu le déterminer. Je me suis contenté de l'exhorter à faire réflexion sur tous les avis qu'on lui donnait, et à s'humilier devant Dieu pour implorer sa grâce et l'assistance de son Esprit. Que si après cela il fut demeuré comme son frère l'avocat, dans une ferme résolution d'embrasser l'étude de la théologie pour tâcher à se rendre capable de la charge du saint ministère, pour quoi que ce soit je ne l'en eusse voulu détourner, quelque avantage qu'il y ait à espérer pour lui en la médecine. Car je fais plus d'état d'une seule étincelle de vraie piété et de vrai zèle que de tous les trésors du monde.

Tant s'en faut qu'il me fâchât d'avoir trois fils de ma profession, que si vos trois petits frères qui sont aux études, pouvaient acquérir les dons et les qualités requises, et que Dieu leur mît au cœur d'aspirer à cette sainte charge, je les y consacrerai avec joie. Certainement c'est alors que je pourrais bien dire avec le prophète Esaïe : *Me voici, Seigneur, et les enfants que tu m'as donnés pour signe et pour miracle en Israël*, et je n'aurais plus au cœur, ni en la bouche que ces paroles de Siméon : *Seigneur, laisse maintenant aller ton serviteur en paix selon ta parole*.

Mon cher fils, Dieu veuille vous conserver par sa grâce, la santé qu'il vous a rendue par une espèce de miracle, vous fortifier de plus en plus en son œuvre, et épandre¹ de toutes parts la bonne odeur de votre saint ministère. Je suis, mon cher fils, votre père très affectionné
DRELINCOURT.

Fait à Paris le 4 avril 1656

¹ répandre